

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

SIÈGES: Nice, Place d'Armes, 1 - Marseille, Rue des Romains, 9 - Lille, 288 R. Notre-Dame Rue Boyer, 28, Mónilmontant, Paris.

SOMMAIRE — Le Mois de Mai et la fête de Marie Auxiliatrice — Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. — Dom Bosco à Gènes et à Varazze — Bénédiction de l'Église de Viedma — Lettre Argentine — Nécrologie — Mission sur les Rives du Rio Colorado ou Pampas de la Patagonie.

LE MOIS DE MAI

et la fête de Marie Auxiliatrice.

C'est avec un vif sentiment d'affection filiale et de confiance sans bornes, que nous voyons approcher la fête de notre Très-sainte Mère, Marie Secours des Chrétiens.

Le monde entier a besoin d'Elle, parceque de tous côtés nous voyons s'élever des tempêtes menaçantes. Les erreurs qui ont excité la révolte des esprits contre Dieu, les passions qui ont corrompu les cœurs, sont sur le point de produire leurs terribles effets. Des bruits de guerres plus ou moins lointaines préoccupent les nations, l'ordre social est menacé, l'épouse immaculée de Jésus-Christ, l'Église, souffre violence dans presque toutes les contrées de la terre. Comme la chose publique, les fortunes privées sont menacées d'une façon ou d'une autre, et le péché rend les peuples misérables, selon la parole de l'Esprit-Saint. Nous avons donc de

très-sérieuses raisons pour célébrer de notre mieux, cette année, le mois de mai, la neuvième et la fête de Marie Auxiliatrice. Marie est toute puissante, et la prière peut tout obtenir. Elle est notre Mère et nous sommes ses enfants.

Les faveurs continuelles dont chaque jour nous apporte la nouvelle sont le gage des grâces plus grandes encore qu'elle nous prépare, si nous savons l'honorer comme elle veut l'être. Comme les poussins à l'approche de l'orage se rassemblent sous les ailes de leur mère, cherchons un refuge, nous aussi, sous le manteau béni de la Vierge céleste. Mais purifions nos cœurs en les préparant à recevoir la grâce du jubilé; soyons généreux pour soutenir les œuvres de charité, humbles dans notre soumission entière aux prescriptions du Souverain Pontife, du Vicaire de Jésus-Christ. A ces conditions, Elle nous reconnaîtra pour ses enfants, parceque notre cœur doit aspirer à devenir semblable au sien. En effet, Elle est pleine de grâce; sa générosité fut sans bornes, comme en témoignent sa visite à sainte Élisabeth, les noces de Cana, le Calvaire; elle fut humble, car elle-même chanta dans son cantique: *Quia respexit humilitatem ancillae suae: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

LE CŒUR DE JÉSUS ET LE CŒUR DE MARIE.

Nous voici arrivés au plus beau, au plus agréable des mois. Comme l'éclat d'une étoile connue par une nuit de tempête, comme l'aube qui, dans la belle saison, précède le jour, comme l'aurore à la blanche et pure lumière, qui s'élève doucement et prend des couleurs de plus en plus vives et gracieuses, ainsi Marie reparait à nos yeux dans le mois de mai, que la piété des peuples lui a consacré. Saluons-la avec un respect plein d'amour. Et puisque nous n'avons pas à notre portée de meilleur moyen pour honorer le Cœur de Jésus, pour en étudier, autant que cela est humainement possible, les grandeurs cachées, pour faire connaître et en faire jaillir les trésors ineffables qui y sont renfermés, que d'étudier, d'honorer le Cœur de Marie et d'en manifester les perfections, recourons donc à la Mère pour apprendre à connaître le Fils. Il est certain qu'entre le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie il existe une telle relation, une telle conformité, il y règne une telle affinité d'intelligence et d'amour, qu'il est impossible d'en concevoir de plus grandes, de plus parfaites. L'un et l'autre immenses comme l'amour qui les a créés; divinement humains dans l'immensité de leur miséricorde et de leur générosité, qui s'étend à toute l'humanité, et qui l'embrasse tout entière, n'ayant subi ni l'un ni l'autre aucune offense, aucune atteinte de la tache originelle; également sublimes dans la hauteur du sacrifice qui les fonde, pour ainsi dire, ensemble dans l'abîme d'une douleur telle que les déchirements, les tourments et les agonies de l'un, ont leur contre-coup sur l'autre qui est là au pied de la croix, pour concourir à la rédemption de l'humanité.

Or cette ressemblance parfaite qui existe entre l'un et l'autre dans l'ordre naturel, et de deux Cœurs en forme merveilleusement un seul, devait se reproduire et s'est réellement reproduite dans l'ordre historique, quant à l'origine et aux vicissitudes du culte qui a été rendu à tous les deux. Il faut observer, toutefois, que nous n'honorons pas de la même manière et dans la même mesure le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie; il y a même, quant à l'objet formel, une distinction profonde à établir. Le culte rendu au Cœur de Jésus est un culte de *latrîe*, ou d'adoration, parce que le Cœur de Jésus ne peut être considéré qu'uni inséparablement à la Divinité, de cette union indissoluble, qui fait de l'humanité de Jésus une seule personne avec la Divinité du Verbe ou Fils de Dieu. Au contraire, le culte rendu au Cœur de Marie, la plus sublime, la plus parfaite des créatures, mais simple créature, est un culte de *dulie*, ou plutôt d'*hyperdulie*, ayant pour objet d'honorer, d'une façon supérieure à tous les Anges et tous les Saints, les affections très-pures et très-saintes du Cœur de la Servante du Seigneur, dans lequel, comme nous l'enseigne l'Église, *Dieu a préparé une digne demeure au Saint-Esprit*, c'est-à-dire à l'Amour.

Ceci posé, qui ne voit, et il suffit pour cela de jeter un simple coup d'œil sur l'histoire, quelles relations intimes de lieu, de temps, et même de contradictions et de luttes rattachent l'une à l'autre ces deux dévotions? Bien humbles furent les origines du culte public au Cœur de Jésus; bien humbles furent également les commencements du culte public au Cœur de Marie; une image, un petit autel, voilà comment furent inaugurées ces deux dévotions, qui, dans la décrépitude religieuse et morale du monde, devaient embrasser l'humanité tout entière pour la reconduire à Dieu. C'est ainsi que le Nil, si toutefois nous pouvons nous permettre une telle comparaison, ce fleuve si célèbre de la terre des Pharaons, tire son origine, pendant si longtemps mystérieuse, d'un très-mince filet d'eau; puis s'enrichissant à mesure qu'il avance dans la longue étendue de son cours, finit par submerger, en le fécondant de ses inondations périodiques, un terrain immense, procurant par là aliment et richesse à un peuple entier, puis il termine en apportant son tribut à la Méditerranée par de très-larges embouchures. La France fut le lieu choisi pour donner naissance à ces deux dévotions; les instruments en furent deux cœurs humbles et vierges, la bienheureuse Marguerite Marie Alacoque et le P. Eudes, c'est qu'en effet l'humilité et la pureté sont les deux facteurs des œuvres de Dieu. Le temps prédestiné à ces faveurs du Ciel fut le xvii^{ème} siècle, et, plus particulièrement, la partie de ce siècle qui couvrait déjà le mal pernicieux qui devait causer à tant de contrées de l'Europe de si terribles malheurs. Bénie soit la Divine Providence! C'est quand un naturalisme païen avait corrompu jusqu'à la racine, en les séparant sacrilègement de Jésus-Christ, les lettres et les arts, qui avaient autrefois produit des effets si salutaires; c'est quand une orgueilleuse philosophie, faisant abstraction de la révélation, tirant uniquement de la nature de l'homme le système des devoirs, donnait un corps et une vie au rationalisme, dans sa forme la plus funeste, parcequ'elle est plus hypocrite; c'est alors que le Dieu de miséricorde vint en aide à la pauvre humanité, en renouant par la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie le lien entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, sur lequel repose tout le christianisme, et sans lequel il ne serait jamais possible à aucune société de se dire chrétienne, ni même humaine, comme cela a été surabondamment prouvé par les faits d'une histoire qui n'est pas loin de nous. L'Église, maîtresse infallible, a bien reconnu cet inestimable bienfait, elle qui, en procédant avec sa prudence habituelle, a non-seulement approuvé, mais encore étendu à toute la catholicité, les deux dévotions et les deux fêtes du Cœur Sacré de Jésus et du Saint Cœur de Marie.

Mais les contradictions s'élèvent, car la vie de l'homme sur la terre est une lutte continuelle, et ces contradictions deviennent d'autant plus terribles, que le bien qu'il s'agit de combattre est plus grand. De nouveaux pharisiens, qu'ils s'appellent Jansénistes ou de tout autre nom,

mais certainement de cette engeance qui, sur le Calvaire, insultait le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, prétendent découvrir une idolâtrie là où il n'y a que la plus rigoureuse précision de doctrine, souveraine harmonie de culte, et, sous le couvert d'un impitoyable rigorisme, voudraient tenir la créature éloignée du Créateur, les enfants séparés de leur père et de leur mère, se servant contre les catholiques leurs adversaires de qualifications outrageantes et d'injures en guise d'arguments, selon l'habitude des gens qui ont tort. De nos jours, même, n'avons-nous pas vu un philosophe fameux, tellement complaisant pour le Jansénisme, qu'au moment même où il se posait comme champion enthousiaste du christianisme, il déversait sur l'une et l'autre de ces dévotions la haine et le mépris? Oui, il faut le dire: tandis que l'esprit vraiment catholique se plaît à découvrir dans le Cœur de Jésus les origines et comme la forme spirituelle de l'Eglise (1), l'esprit idolâtre de la ville aux sept collines lance d'irrévérencieux lazzi sur la Rome de la fête du Sacré-Cœur, qui lui paraît un accessoire, une minutie (2). Pendant que l'homme à l'intelligence profonde, à la foi robuste, reconnaît dans l'enthousiasme des peuples à exalter la femme par excellence une force logique invincible (3), puisque les perfections humaines de Jésus sont les perfections de Marie, l'homme égaré dans les petites de je ne sais quel christianisme civil, se plaint des progrès du culte rendu à Marie, ou, comme il le dit en blasphémant, de l'effémination du christianisme par la tendance des races du Nord, portées, selon sa phraséologie, à déifier la femme, au contraire des races sémitiques ou pélasgiques (4). Il n'est que trop vrai; Satan change de tactique dans sa vieille guerre, transfigure se, mais il est toujours Satan.

Eh bien, que devons-nous faire dans ces tristes conjonctures? La réponse ne saurait être douteuse. Puisque les ennemis de Dieu s'unissent dans la haine et le mépris contre la dévotion envers les Cœurs de Jésus et de Marie, reconnaissons par là-même le lien intime et comme nécessaire qui les rattache l'une à l'autre, unissons-nous nous-mêmes dans l'amour et la vénération pour ces deux dévotions. Il est vrai, nos faibles yeux ne peuvent, et n'osent peut-être pas fixer en face la lumière du Cœur rayonnant de Jésus, pour en scruter la Sagesse et la Majesté, dans la crainte d'être écrasés, pauvres mortels que nous sommes, sous le poids de sa gloire: Celui qui veut sonder la majesté sera accablé de sa gloire (5). Eh bien, tournons nos regards vers l'image du Très-Saint Cœur de Marie, qui est auprès de Lui; cette vue nous fortifiera; à cette lumière réfléchie, nous arriverons à découvrir les trésors ineffables cachés dans le Cœur de

Jésus. Car Marie est le miroir qui réfléchit tous les rayons partant du Cœur de son Fils Jésus, et c'est précisément cette reproduction qui fait la beauté surhumaine de son Cœur. Marie, comme nous le dit un savant et pieux écrivain, est l'Os-tensor qui nous montre Jésus, sa pensée en nous ne peut jamais être séparée de celle de Dieu Créateur, Rédempteur et Glorificateur.

Tournons-nous donc vers Marie, surtout en ce mois de mai, et prions-la de nous faire connaître et de nous communiquer en quelque manière les trésors de bonté et de sagesse du Cœur de Jésus; prions-la de répandre sur nous un rayon de ces saintes ardeurs qui brûlaient dans le Cœur de Jésus et dans le sien, et de régler notre vie conformément à ces pures affections; prions-la enfin de hâter le moment de la consécration de l'église dédiée au Cœur de son divin Fils. C'est elle qui a commencé la sainte entreprise, qu'elle l'achève. Rome et Turin, le Sacré Cœur et Notre-Dame Auxiliatrice scelleront par ce fait le lien intime, indissoluble qui unit merveilleusement l'une à l'autre ces suaves dévotions, et resteront comme un monument impérissable de foi et de charité.

DOM BOSCO À GÈNES ET À VARAZZE.

Nous croirions manquer à notre devoir si nous ne répondions pas, par la voie de notre *Bulletin*, à un grand nombre de nos bienfaiteurs qui nous demandent des nouvelles de Dom Bosco. Il est parti de Turin pour visiter les maisons salésiennes de la Ligurie, de la France et celle de Barcelone en Espagne. L'excellent journal de Gênes l'*Eco d'Italia*, journal digne d'estime à tous égards, dans son numéro du 15 mars 1886, parlait comme il suit de l'arrivée de Dom Bosco à Saint Pierre d'Arena et à Gênes:

« Nous écrivons ces lignes sous le coup d'une profonde émotion, et le cœur rempli de la plus vive admiration pour le grand apôtre de la charité au XIX^{ème} siècle, le vénérable Dom Bosco.

» Comme nous l'avions annoncé, il devait venir parmi nous, et, en effet, il arrivait de Turin à Saint Pierre d'Arena le 12 courant à 6 heures $\frac{1}{4}$ du soir, accueilli à la gare par les directeurs des maisons salésiennes de Saint Pierre d'Arena, d'Alassio, de Varazze et de la Spezia, ainsi que par de nombreux admirateurs et amis.

» Etant arrivé sur le seuil de l'hospice de Saint Gaëtan, Dom Bosco fut salué par ses enfants reconnaissants, aux accents de la musique et avec de frénétiques acclamations.

« Le même soir il recevait deux braves ouvriers qui venaient lui rendre hommage, en reconnaissance d'une grâce reçue de Notre-Dame Auxiliatrice, envers laquelle Dom Bosco professe la plus tendre dévotion.

« Hier matin il célébra la sainte Messe dans sa chapelle privée, et commença ensuite à recevoir les nombreuses personnes qui étaient accourues pour demander conseil, bénédiction, consolation. Nous avons remarqué entre autres M. le chevalier Maurice Dufour, l'un des plus zélés

(1) V. FURNARI, *De la vie de Jésus-Christ*, liv. II.

(2) GIOBERTI, *Le Jésuite Moderne*, tome III.

(3) V. FURNARI, *ibid.*

(4) GIOBERTI, *Philosophie de la révélation*.

(5) Prov. XXV, 27.

catholiques de Gênes, avec lequel Dom Bosco s'entretint assez longtemps, voulant être informé des multiples œuvres de charité qui se font à Gênes, et dont il loua beaucoup le zèle.

» Dom Bosco reçut un grand nombre de personnes, et à 2 heures 1/2 il se rendit à la basilique de Saint Cyr de Gênes, où devait avoir lieu la conférence annoncée. Il faudrait une autre plume que la nôtre pour décrire les scènes touchantes qui se passèrent pendant ces quelques heures!

» Après un beau motet chanté par les élèves de l'hospice de Saint Pierre d'Arena, l'auditoire nombreux et choisi put entendre un beau discours du professeur François Cerruti.

» Et comme la charité des Génois est bien connue, nous ne sommes pas étonnés de voir que la quête fut abondante; elle rapporta 1123 fr. 70; il faut observer que dans cette somme figuraient plusieurs offrandes de cent francs.

» Bravo, habitants de Gênes; s'il y a un argent bien employé, c'est celui qui est mis entre les mains de Dom Bosco!

» Il disait lui-même hier à l'un de ses visiteurs: — Pour moi, je puis vivre avec un peu de maïs, mais j'ai un si grand nombre d'enfants à nourrir! Et comme la charité catholique n'a pas de frontières, j'ai besoin du concours de tout le monde. —

» Après le discours et la quête, on chanta le *Tantum ergo*, et la bénédiction du Dieu de l'Eucharistie descendit sur la pieuse assistance.

» Dom Bosco, accompagné de notre vénérable Archevêque, eut toutes les peines du monde pour traverser la foule de personnes de tout rang, et arriver dans une des salles de la merveilleuse sacristie, où il fut l'objet d'un véritable enthousiasme.

» En voyant notre bien-aimé Pasteur aider Dom Bosco à s'asseoir, le comblant de témoignages d'affection, nous étions touchés jusqu'aux larmes; c'était un illustre Archevêque qui se trouvait en présence d'un prêtre, dont la renommée est universelle.

» Nous avons vu des dames distinguées lui demander sa bénédiction, des prêtres vénérables, des ouvriers s'incliner et se prosterner devant cette noble figure, que l'on peut appeler le portrait de St. Vincent-de-Paul.

» Tout le monde voulait être béni par lui, entendre une parole de la bouche de l'Apôtre de Turin; et, quand il se rendit à la voiture, il fut accompagné par la foule.

» Vive Dom Bosco! Tel est le souhait des Génois pour le grand homme.

» Vive Dom Bosco! c'est le vœu qui s'exhale aujourd'hui du fond de notre cœur; nous sommes heureux et fiers de l'avoir reçu dans les murs de notre ville!

» Vive Dom Bosco! »

Le 16 mars, Dom Bosco arrivait à Varazze. Ce fut un véritable spectacle de foi! M. le curé avait annoncé cette visite plusieurs jours auparavant du haut de la chaire, et des invitations pour la Conférence avaient été expédiées aux

alentours. Une multitude de personnes étaient accourues d'Arenzano, de Voltri, de Sestri, de Savone; Dom Bosco, descendu de voiture au pied de la montée qui conduit au Collège, employa bien trois quarts d'heure pour arriver à la maison. Vers deux heures, la rue du Collège regorgeait déjà de monde; dès que les portes furent ouvertes, la foule fit irruption dans les corridors, dans les escaliers, et on eut bien de la peine à empêcher Dom Bosco d'être étouffé sur sa chaise.

La Conférence avait été fixée pour 3 heures 1/2, mais à cause de l'impossibilité de délivrer Dom Bosco de la foule qui l'entourait, elle ne commença qu'à 5 heures 1/2. Il fallait traverser la place pour aller à l'église; l'une et l'autre semblaient être pavées de têtes humaines; enfin, grâce aux solides épaules du brave curé et de quelques-uns de ses paroissiens, on put à grand'peine arriver au lieu saint. Dom Cerruti prit la parole; il exposa l'origine et le but de la pieuse Société des Coopérateurs salésiens, et indiqua dans la prière et l'aumône les deux principaux moyens de coopération. Puis M. le curé, ne pouvant maîtriser son émotion ni retenir ses larmes, parla de Dom Bosco et de ses œuvres. L'émotion était générale. Après la bénédiction, il s'agissait de sortir, mais la chose devenait tout-à-fait sérieuse; la foule était tellement pressée que l'entreprise paraissait impossible. Cependant Dom Bosco souriait tranquillement; il avait une bonne parole pour tous, surtout pour les enfants. On l'approchait, on le contemplait, on lui baisait les mains, on pleurait, on faisait des exclamations.

Pendant qu'on essayait de lui frayer un passage, un homme à force de pousser, de travailler des mains et des coudes, parvint jusqu'à D. Bosco; il paraissait avoir quelque grand secret à lui communiquer. Dom Bosco baissa un peu la tête pour mieux entendre, et celui-ci, voyant tout près de lui le visage de Dom Bosco, lui donna un baiser sonore et retentissant, puis s'éloigna tout hors de lui de contentement.

Enfin, arrivés à la porte qui donne entrée dans le presbytère, Dom Bosco se tourna vers cette foule immense. Il se fit un profond silence. Dom Bosco, ému lui-même, remercia de l'accueil qui lui avait été fait, il remercia M. le curé de la protection qu'il lui avait accordée et donna à tous sa bénédiction. L'émotion était à son comble et se traduisait par les larmes. Puis un éclatant vive Dom Bosco! fut répété pendant une demi-heure, et les cloches continuèrent à faire entendre leur joyeux carillon pendant le reste de la journée.

Nous terminerons en disant aussi: Vive la population de Varazze, si pleine de foi, de générosité et de cœur!

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE DE VIEDMA.

TRÈS-CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE,

Je viens m'acquitter avec bonheur de la mission que notre bien-aimé monseigneur Cagliero a bien voulu me confier, en me chargeant de vous donner une brève relation des belles fé-

tes qui ont eu lieu ici avant-hier pour la bénédiction de la nouvelle église; je suis heureux de saisir cette occasion pour vous présenter encore une fois l'hommage de mon filial respect.

Pour accomplir cette cérémonie, Monseigneur avait interrompu la mission qu'il donnait vers le haut du Rio Negro, et en était descendu, après un voyage très-pénible de quatre-vingts lieues à cheval. Le 20 courant, quatrième dimanche de l'Avent, était le jour fixé pour la bénédiction; mais voici que le samedi se déchaîne une furieuse tourmente qui dura toute la journée, avec un tel déluge d'eau et un ouragan si violent, que treize maisons s'écroulèrent à Patagones, ainsi que deux beaux pans de murs de notre Collège. Viedma était converti en lac, de sorte qu'il fallait aller en barque dans notre cour. Cet affreux temps dura dix-huit heures sans interruption. Le diable exhalait sa fureur, d'abord par le feu, et maintenant par l'eau, *transivimus per ignem et aquam*.

D'une part ce fut un bien, parceque nous vîmes ainsi la nécessité de consolider quelques points du nouvel édifice, ce qui fut fait sans perdre de temps. La bénédiction fut renvoyée pour ce motif à la veille de Noël.

En attendant, la distribution solennelle des prix à nos élèves des deux sexes eut lieu le mercredi 23; on avait choisi pour réunir les enfants le Collège de nos Sœurs, parcequ'il offrait une plus grande commodité. Monseigneur présidait, entouré des notabilités de Viedma, et des dames les plus distinguées, ayant à leur tête la femme de M. le gouverneur. Dom Fagnano commença par un discours fort élégant, et ensuite il y eut des dialogues et des poésies débitées avec beaucoup de grâce et de désinvolture.

Il était beau de voir se succéder dans ce noble tournoi la pauvre Indienne toute simple, et la fille du capitaine ou du major; l'enfant à demi-sauvage et le dédaigneux fils du colonel. Toutefois ils furent tous à la hauteur de leur tâche, et quelquefois le jeune indien surpassait le colonel en herbe dans l'art de bien dire. La femme du gouverneur et toutes les dames étaient enthousiasmées; à chaque instant on entendait répéter par cent bouches; *Muy bien, muy bien!* On distribua les prix, puis monseigneur Cagliero congédia l'assistance petite et grande par quelques paroles paternelles, faisant apprécier la nécessité et les avantages de l'éducation chrétienne.

Le lendemain de bon matin nous interrogeons avec anxiété les apparences du temps: le vent souffle dans le désert; donc il fera beau temps, et de fait il en fut ainsi. A sept heures Monseigneur avait passé le fleuve en compagnie de son secrétaire; à huit heures nous entendions le son des trompettes; le 5.ème régiment de cavalerie argentine, en garnison ici, pour maintenir l'ordre parmi les tribus indiennes soumises, s'avance en ordre de bataille et prend position en face de l'église. Le général Laurent Winter, parrain de la fête, en grande tenue militaire, suivi d'un cortège d'officiers et d'employés, vient saluer Monseigneur, qui sort de la maison en camail et en

rochet, entouré de ses prêtres et abbés salésiens en surplis. Les soldats s'agenouillent, Monseigneur les bénit, et entre dans l'église vide encore, mais fraîchement peinte et si coquette, qu'elle faisait plaisir à voir. Quelques instants après arrivait la marraine, madame Rose Herrero de Winter, femme du gouverneur. L'Évêque prend alors les ornements pontificaux, et commence la bénédiction; avec l'hysope trempé dans l'eau bénite, qu'il reçoit des mains du gouverneur, il purifie les murs extérieurs et intérieurs de l'édifice et le clergé accompagne en procession le Prélat, en récitant les sublimes oraisons du rituel et les psaumes de David: *Laetatus sum in his, quae dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus*; réjouis-toi, peuple de Viedma, toi aussi tu possèdes la maison du Seigneur. Et le peuple, en foule sur la place, entre avec joie dans son église, où il entend la parole vibrante de son Pasteur, qui lui remet, pour ainsi dire, son temple, en lui adressant une touchante allocution: « Voici, ô peuple bien-aimé, l'église objet de tant d'aspirations, voici la maison du Seigneur, et la porte du ciel, *non est hic aliud nisi domus Dei et porta coeli*; voici la fontaine de la régénération, la piscine probatique, le tabernacle de l'alliance, la maison du pain. Ici tu trouveras la paix du cœur, la pureté de la conscience, l'union avec Dieu; ici tu trouveras soutien dans tes tribulations, consolation dans tes peines et la sanctification de tes joies: *In ipsa omnis qui petit accipit, qui quaerit invenit, et pulsanti aperietur*; mais il faut demander, il faut chercher, il faut frapper. Oui, ô peuple de Viedma, c'est ici la maison de la prière; demande le don précieux de la charité de Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie; frappe, avec de vrais sentiments de contrition, à la porte de son Cœur miséricordieux; cherche-le dans ses Sacrements, et tu trouveras le chemin du ciel, la vérité parmi tant d'erreurs du siècle, la véritable vie spirituelle pour le temps et pour l'éternité. »

Monseigneur exprima ces quelques pensées dans son style d'apôtre, sans prétention, mais animé du zèle du salut des âmes.

Le gouverneur, les autorités et le peuple étaient suspendus à ses lèvres; leur maintien et l'expression de leur physionomie semblaient répondre dans leur muet langage: Oui, bon Pasteur, nous ferons ce que tu dis.

Après cette cérémonie, Monseigneur célébra la sainte Messe; après lui Dom Fagnano, qui a tant travaillé pour la construction de cette église, et Dom Remotti la célébrèrent également. Jésus dans son Sacrement avait pris possession de sa demeure; mais sa sainte Mère nous manquait encore, Elle qui doit intercéder pour nous auprès de son divin Fils, Elle qui est notre bonne Mère, la beauté, le trésor, le complément de notre sainte religion catholique! Et puis la Très-Sainte Vierge Marie avait ici des droits particuliers, car c'est Elle qui a donné son nom à cette nouvelle population mélangée encore de chrétiens et d'infidèles, Elle est la Patronne du nouveau temple dédié à Notre-Dame de la Merci. C'est pourquoi à 5 heures du

soir de cette journée mémorable pour Notre-Dame de la Merci de Viedma, Monseigneur avec son clergé, le gouverneur et les autorités, peuple et soldats, se rendirent processionnellement, dans le même ordre que le matin, à la salle qui avait servi jusque là de chapelle, pour prendre l'humble mais dévote statue de Notre-Dame de la Merci, et la transporter à l'église. Les nombreuses filles de Marie, toutes vêtues de blanc, ouvraient la marche sur deux rangs, comme cela se fait là-bas, mais ici c'était un spectacle nouveau; ce sont les premières fleurs que le zèle de monseigneur Cagliari fit épanouir sur cette terre de la Patagonie, aride et stérile jusqu'alors; les Sœurs et les autres dames les suivaient, non plus en rangs, mais en groupes; le clergé accompagnait l'Évêque en chape avec la crosse et la mitre; le parrain et la marraine fermaient la procession avec leur cortège officiel. Les soldats rendaient les honneurs. Arrivés à la porte de la salle, le général Winter s'avança et, donnant un noble exemple, s'empara de l'un des brancards qui portaient la statue; ce qu'ayant vu, le commandant de la région et les deux principaux employés du gouvernement saisirent les autres et, bien que la statue avec son piédestal, les fleurs dont elle était couverte et ses ornements, fût d'un poids assez lourd, ils la portèrent jusqu'à une assez grande distance, et ils furent alors remplacés par d'autres officiers et bourgeois. Dès que la statue apparut sur la place, les trompettes du régiment sonnèrent, la musique de notre Collège d'artisans indiens de Patagones fit entendre ses plus belles harmonies, et les soldats firent la salve d'honneur en tirant leurs mousquets. C'était un spectacle inouï pour Viedma, qui tressaillait d'allégresse en saluant le splendide triomphe de sa Reine; c'était aussi la première fois que le soleil de la Patagonie faisait scintiller à ses rayons l'or d'une mitre. Tous se découvraient avec respect, et les pauvres Indiens admiraient la bouche ouverte une scène si nouvelle pour eux, qui sera le principe de leur conversion.

Au milieu de tant d'émotions, comment Monseigneur aurait-il pu se taire? Il parla donc une seconde fois, et chanta plutôt qu'il ne dit les louanges de l'aimable Reine de Viedma, exhortant le peuple à l'aimer, à l'invoquer, remerciant les autorités du bon exemple qu'elles avaient donné, faisant ressortir les beautés des fêtes catholiques. La cérémonie se termina par la bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée par Monseigneur l'Évêque avec toute la solennité possible. Les litanies et le *Tantum Ergo* en musique accompagnés par l'harmonium, le son joyeux des cloches, les coups de fusil, électrisèrent les oreilles et les cœurs de cette population qui remplissait l'église.

Après une journée si bien employée, Monseigneur se mit à confesser, et pendant que tous les autres se reposaient ou se dispersaient ça et là, il continuait à travailler pour gagner à Dieu tant de pauvres âmes. Pendant toute la soirée, on entendit continuellement les décharges des fusils, des fusées et des bombes, qui manifestaient

bruyamment la joie commune; à onze heures les cloches recommencèrent leur joyeux carillon, et leurs voix de bronze annoncèrent aux habitants de la Patagonie le grand événement que les chants angéliques avaient annoncé il y a dix-neuf siècles aux bergers de Bethléem. Notre infatigable Prélat voulut célébrer les trois Messes de la nuit de Noël, et il eut la consolation, non-seulement de voir l'église pleine, mais encore de distribuer la sainte Communion à une soixantaine d'enfants des deux sexes. Il prit la parole pour la troisième fois; il parla du divin Enfant, du mystère de cette nuit bénie, des bons et simples bergers, et du bonheur qui nous est donné de recevoir dans nos cœurs ce même Jésus, adoré autrefois sur la paille de la crèche.

Le lendemain, fête de Noël, les Messes commencèrent de bonne heure et continuèrent toute la matinée. A onze heures, Dom Fagnano, qui avait déjà chanté la Messe de minuit à Patagones, vint chanter ici, avec diacre et sous-diacre, la Messe de Midi, à laquelle Monseigneur assista pontificalement. Les chœurs se firent encore une fois honneur, les soldats se rangèrent dans le sanctuaire, le gouverneur en grand gala avec la marraine prirent les places qui leur avaient été réservées; ils entendirent la sainte Messe ainsi que tout l'état major avec un maintien des plus corrects et ne s'éloignèrent qu'au moment où Monseigneur déposa les vêtements pontificaux.

Jusque là tout avait été à *las mil maravillas*, mais le diable voulut s'en mêler, et il suscita dans l'après midi un vent violent (ici le vent est d'une espèce particulière, et quand il souffle il enlève les coiffures), ce qui nous fit craindre pour la procession, qui devait sortir de l'église à cinq heures du soir et faire le tour de la ville. Toutefois l'on put, sans trop d'inconvénients, faire le tour de la place dans le même ordre que la veille, les bourgeois rivalisant avec les militaires pour porter la statue de leur céleste Patronne. Après la rentrée à l'église, Monseigneur adressa, comme d'habitude, la parole aux fidèles, les excitant à avoir une grande dévotion envers la Très-Sainte Vierge, qui est disposée à obtenir tant de grâces à son peuple, pourvu qu'il vienne les lui demander avec foi et humilité, et leur faisant comprendre que pour être ses vrais dévots, il fallait qu'ils ne fussent pas les ennemis de son Fils Jésus par le péché.

La bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée par Monseigneur couronna ces belles fêtes, qui ont fait un bien considérable à cette pauvre population.

Voici en peu de mots, très-cher Père, la description de ces cérémonies, qu'avec l'aide de Dieu nous avons pu enfin célébrer sur ce point important de notre mission. Je suis heureux de vous dire que le gouverneur en a éprouvé une grande satisfaction, et qu'étant venu saluer Monseigneur sur la rive du Rio Negro, qu'il était sur le point de traverser en barque pour retourner à Patagones, il lui dit de belles et consolantes paroles qui, nous l'espérons, porteront leurs fruits en leur temps.

Les examens ont été donnés dans nos Collèges de garçons et de filles du Nord et du Sud, avec le meilleur résultat; aujourd'hui la distribution des prix est faite à nos élèves de Patagones; demain ce sera aux écolières des Sœurs.

Dom Milanésio, Dom Panaro et le catéchiste Faccini se trouvent en voyage pour une mission dans les Andes, et ils nous ont déjà fait connaître leur arrivée à Choel-Choel. Ils vont à une distance de plus de mille kilomètres, sans autre moyen de transport que les chevaux.

Pour nous, réunis ici à Patagones, nous nous préparons aux saints exercices spirituels, qui seront donnés par monseigneur Cagliero, dont la santé, grâces à Dieu, se soutient, malgré tant de fatigues et malgré... une dette de 5 mille écus qu'il a dû contracter pour cette église! *In cauda venenum.*

Nos confrères ainsi que les Sœurs vont tous assez bien, et nous prions tous le Seigneur d'accorder à notre bien-aimé Père Dom Bosco une heureuse année, nous lui baisons les mains et nous recommandons à ses saintes prières.

Notre-Dame de la Merci de Viedma, Patagonie, le 26 décembre 1885.

Votre très-affectionné et obéissant fils en J.-C.
Abbé ANGE PICCONO.

LETTRE ARGENTINE.

Collège Pie IX des arts et métiers,
S. Carlos de Almagro.

Buenos-Ayres, 5 mars 1886.

TRÈS-CHER DOM BOLOGNE,

Il y a déjà plusieurs mois que je n'ai pu vous écrire le plus petit mot, pour vous donner des nouvelles de notre bien-aimé Monseigneur et de nos missions. Je ne sais quand j'aurais pu le faire, sans une heureuse occasion qui vient de se présenter.

Nous venons de terminer une tournée dans les maisons salésiennes d'Amérique, où nous avons donné les retraites aux confrères et aux sœurs de Marie Auxiliatrice; nous voici à Buenos-Ayres, où nous resterons encore tout ce mois de mars.

En visitant Colon, Las Piedras, Paysandu, S. Nicolas de los Arroyos et Almagro, nous avons constaté chez tous les confrères un excellent esprit et un grand zèle pour l'accomplissement de leurs devoirs; toutes les maisons sont en voie de progrès matériel et moral; elles sont remplies d'enfants internes et externes. Tout en rendant grâces à Dieu de tout le bien accompli, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer qu'il règne partout une grande pauvreté. Et je ne parle pas de la pauvreté dans le vêtement, la nourriture, le logement, etc., mais bien de la pauvreté dans les églises!

Partout manquent chasubles, aubes, surplis, chapes, étoles; en somme, ce qui est le plus indispensable pour la célébration des saints mystères fait défaut. Et nous qui pensions trouver dans

notre tournée quelques secours pour nos pauvres missions, nous voyons la nécessité de penser d'abord aux pauvres églises de nos maisons.

Que voulez-vous? Nos confrères nous répondent ce que nous savons déjà par expérience: « Les ressources nous manquent, et puis tous ces objets ne se trouvent pas ici, il faut les commissioner en Europe. Le fait est que ceux qu'on a apportés d'Europe il y a quelques années sont usés et hors de service; d'ailleurs c'était bien peu de chose après répartition faite entre les diverses maisons. De sorte que nous n'avons rien pour nos missions de la Patagonie.

Dom Milanésio et dom Panaro, qui se trouvent à Malbarco; dom Savio à Santa Cruz, dom Beauvoir au Cap des Vierges, dom Fagnano, préfet apostolique, avec un confrère à Punta Arenas et aux Malouines n'ont plus, pour ainsi dire, que des loques, et nous ne savons trop comment ils pourront faire désormais. Il nous faudrait non pas un, mais plusieurs autels portatifs, car ils sont indispensables dans toutes les maisons d'Amérique, et nous n'en avons que trois ou quatre déjà vieux et usés; puis il faut penser qu'ici on ne peut pas, comme chez nous, voyager en chemin de fer; il faut charger sur sa monture la valise avec tout ce qui est nécessaire au missionnaire et à sa mission. Vous comprendrez facilement qu'en marchant chaque jour dix heures, et même davantage, pendant plusieurs journées, tantôt sous les rayons d'un soleil ardent, tantôt sous des torrents de pluie, toujours avec le Pampero, les objets ne peuvent avoir la même durée que lorsqu'il n'y a qu'à les mettre soigneusement en place dans une belle sacristie.

Tout ceci ne laisse pas de nous inquiéter fort. Nous avons des dettes en Patagonie et dans toutes nos maisons!

Ici personne ne nous vient en aide; le change sur l'or est à un taux excessif depuis un an, et l'on est menacé d'une révolution d'un moment à l'autre.

Monseigneur a déjà dû recourir à un moyen extrême, en acceptant une traite de dix mille francs sur Turin. Plaise à Dieu que nous ne soyons pas contraints d'interrompre nos missions au moment qui serait le plus propice, faute de moyens matériels; il nous a déjà fallu refuser d'aller à plusieurs endroits faute de personnel. Que le Seigneur daigne nous venir en aide!

Le Vicaire capitulaire de La Conception du Chili, les Evêques de San Carlos et de Santiago demandent instamment les Salésiens dans leurs diocèses, ainsi que plusieurs Evêques du Brésil; et nous sommes obligés de répondre à tous négativement.

Nous avons frappé à toutes les portes; plusieurs fois déjà nous avons eu recours à vous et, par votre entremise, aux Coopérateurs salésiens de Lille, du Nord et de Bruxelles, et nous nous consolons à la pensée que vous ne nous oublierez pas.

Continuez donc votre charité pour nos pauvres Indiens; aidez-nous à les délivrer de l'esclavage du démon et du malheureux état dans lequel ils se trouvent, Dieu vous en récompensera.

Notre bien-aimé Monseigneur compte beaucoup sur votre zèle auprès de nos bienfaiteurs, en faveur de nos pauvres missions.

Pour vos envois, vous pouvez vous adresser à la Compagnie française de Transports Maritimes, dont les bateaux à vapeur débarquent à la Boca de Richuelo, à Buenos-Ayres, près de notre paroisse de St. Jean l'Évangéliste.

Nous connaissons parfaitement l'excellent capitaine du bateau à vapeur *La Provence*, qui nous transporta de France un riche autel portatif pour D. Costamagna.

Nous recevrons avec plaisir et gratitude quelques objets de piété, comme images, médailles, chapelets, scapulaires, croix, candélabres, etc., car ici nous manquons de tout, et il n'est pas facile de se procurer ces objets dans ce pays à des prix raisonnables.

Courage donc, cher dom Bologne, courage et charité.

Notre santé, malgré les travaux qui accablent Monseigneur, est toujours assez bonne, Dieu merci ! Au commencement du mois d'avril nous pensons retourner dans nos déserts de la Patagonie, et nous y resterons jusqu'au mois de novembre ou de décembre; nous irons ensuite en mission sur les bords du Rio Negro, vers la Boca et au delà.

Donnez-nous aussi de vos nouvelles. Monseigneur me charge de présenter ses salutations, ses souvenirs et de faire part de sa bénédiction à vous, à tous les confrères, à tous les enfants de votre maison, et particulièrement à nos bienfaiteurs et bienfaitrices, pour lesquels nous prions tous les jours.

Adieu, cher dom Bologne; priez pour moi et recommandez-moi aux prières et aux communions de vos enfants.

Votre affectionné frère en J.-C.
DOM ANTOINE RICCARDI.

NECROLOGIE.

Buenos-Ayres, 12 novembre 1885.

BIEN-AIMÉ ET VÉNÉRÉ PÈRE D. BOSCO,

L'un de vos fils les plus chers, le modèle du missionnaire salésien, l'un de ceux qui faisaient notre gloire et la vôtre, auquel Votre Paternité écrivait, il y a deux ans, ces paroles: « Je t'aime beaucoup sur la terre, mais je t'aimerai plus encore au ciel, » est passé hier de l'exil à la patrie, de la terre au ciel.

Dom Jean Paseri, directeur de la nouvelle maison de Sainte Catherine, est mort de l'excès de travail, qui lui causa une phthisie galopante; il nous fut ravi en peu de jours à l'âge de 26 ans, après en avoir passé trois dans le ministère sacerdotal le plus actif.

Dom Paseri était l'une des plus belles fleurs du jardin salésien, et la céleste Jardinière voulut le transplanter dans les jardins du ciel, le trouvant plus digne de ceux-ci que du premier. Nous la supplîâmes inutilement en ces beaux jours du

mois de novembre, qui sont ici ce qu'est là-bas le mois de mai, jours consacrés à l'honorer d'une manière particulière; c'est en vain que quelques jeunes gens offrirent leur propre vie, pour racheter celle de leur maître et directeur bien-aimé; c'est en vain que nous promîmes prières et pénitences; la Très-Sainte Vierge ne voulut pas écouter nos gémissements; son cœur de mère préféra satisfaire son amour envers son enfant bien-aimé, en le remettant au plus tôt entre les bras de son divin Fils.

Que la sainte volonté de Dieu soit faite maintenant et toujours ! Mais il est certain que ce bon prêtre laisse parmi nous un vide qu'il sera impossible de combler.

Il était, comme je l'ai déjà dit, directeur de la maison de Sainte Catherine, à laquelle en deux mois seulement il avait donné un développement surprenant; il écrivait le *Bulletin Salésien Espagnol*; il prêchait avec une onction qui touchait les cœurs; il était le confesseur de plusieurs établissements religieux; c'était un maître très érudit, professeur de théologie de nos abbés: en un mot, c'était la cheville ouvrière de notre mission de Buenos-Ayres. Mais hélas ! chaque fois que je prononce cette parole *il était*, mon cœur se brise, en pensant qu'il nous est enlevé, et en me voyant dans l'impossibilité de porter remède aux grands besoins qui nous pressent.

La volonté de Dieu peut seule nous fermer la bouche; c'est pourquoi je me tais, en répétant une seconde fois: *fiat voluntas tua*.

Nos chers jeunes gens d'Almagro ont voulu le veiller toute la nuit, et à présent ils sont bien tristes; pour calmer leur peine ils font la *Via Crucis* en suffrage de sa belle âme. Aujourd'hui même son corps sera porté au cimetière de Be-coleta, où reposent déjà dom J.-B. Baccino et sœur Madeleine Martini.

Sa Grandeur monseigneur Aneiros a ordonné que l'on sonnât ce soir, à l'heure des funérailles, les cloches de toutes les paroisses de Buenos-Ayres.

J'ai envoyé des télégrammes à toutes les maisons salésiennes de ces deux républiques, et, en particulier, à monseigneur Cagliari, que nous ne pourrons voir avant la mi-janvier. De cette façon les suffrages en faveur de notre cher défunt seront nombreux pendant ces jours.

Je suis certain qu'à Turin on priera beaucoup pour lui, et que Votre Paternité le recommandera tout spécialement à Notre-Dame Auxiliatrice, afin qu'elle le délivre promptement des peines du purgatoire, s'il avait encore quelque dette à payer à la divine justice.

Dites, je vous en prie, à ces vaillants qui ont au cœur le désir de venir en aide à leurs confrères d'Amérique, qu'ils ne laissent pas diminuer en eux cette sainte ardeur, car Notre-Dame Auxiliatrice ne tarde guère à récompenser un acte aussi généreux.

Il y a huit ans que ce prêtre zélé, ne respirant que le salut des âmes, abandonnait l'Italie pour venir en Amérique, et Marie l'a appelé à elle le jour de St. Martin. Oh, quelle fortunée

Saint Martin lui préparait cette bonne Mère (1). Quel heureux changement que celui qui de ces misérables maisons de boue, nous fait passer dans les demeures célestes ! Dites-leur aussi qu'ils viennent avec la volonté bien déterminée de persévérer et de lutter victorieusement contre les tentations de tout genre, spécialement contre celles qui viennent de la part des ennemis des vocations religieuses. Notre bien-aimé D. Paseri eut à soutenir de ce côté de violents combats, mais, toujours fort dans la lutte, il s'en remettait entièrement pour tout à ses supérieurs.

Après le combat vinrent les victoires, après la tempête le calme, et hier il s'écriait en mourant : « Oh ! combien je suis heureux de mourir Salésien ! » Et il pouvait le dire à juste raison, lui qui devait sa persévérance à ses courageux efforts, lui qui mourait avec la conscience de n'avoir jamais causé aucun déplaisir à ses supérieurs, mais de les avoir, au contraire, aidés à supporter leurs peines, qui ne voulait aucune récompense, était modeste comme un ange, zélé comme un apôtre.

Bien cher Paseri ! Qu'il nous soit permis d'envier ton heureux sort, et demande pour nous à Dieu la grâce d'une ferme et inébranlable constance dans notre vocation. Et vous, cher et vénéré Père, priez Dieu de vouloir bien nous envoyer de ces ouvriers saints et savants, comme notre cher Paseri. Sainte Catherine, La Plata, les Malouines, Punta Arenas et d'autres centres importants de missions demandent et attendent quelqu'un qui vienne à leur aide, mais hélas ! ils n'obtiennent que cette réponse : *hominem non habeo* !

Je vous suis bien reconnaissant de la très-précieuse lettre que Votre Paternité a daigné m'écrire de sa propre main, malgré son état de faiblesse. Oh ! quelle consolation elle a été pour moi ! Je vous promets aussi, au nom de mes confrères, qu'elle sera le sujet de nombreuses conférences, et que nous la considérerons toujours comme un gage que, dans sa vieillesse, notre Père bien-aimé a voulu nous envoyer.

Que Dieu vous conserve de longues années à notre affection.

Bénissez tous vos enfants d'Amérique et en particulier votre

Très-humble et affectionné fils en J.-C.

DOM JACQUES COSTAMAGNA.

MISSION SUR LES RIVES DU RIO COLORADO

ou Pampas de la Patagonie.

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-CHER D. BOSCO,

Le 25 août 1885, après avoir reçu la bénédiction de notre bien-aimé monseigneur Cagliari, Vicaire Apostolique de la Patagonie, je partis accompagné d'un catéchiste et d'une bonne escorte de chevaux, pour une mission sur les rives du fleuve Colorado. Quelqu'un pourra me demander : — Comment donc se fait le transport des choses

(1) En Piémont on dit faire la St. Martin quand on change de domicile.

nécessaires pour la mission, et de tout le reste pour la nourriture et le vêtement ? — L'équipage du missionnaire tient dans deux valises ; dans l'une la pierre sacrée, les vases sacrés et les autres objets nécessaires pour la célébration de la sainte Messe et l'administration des Sacrements ; dans l'autre le linge, les livres et les objets de dévotion à distribuer aux familles sur le lieu de la mission.

Le tout se charge sur le dos d'un cheval. L'usage est aussi de porter une tente pour se défendre de la pluie et du vent, lorsque l'on en est surpris loin de toute cabane ou maison, ou bien lorsqu'il faut passer la nuit à la belle étoile sur la terre nue. Le missionnaire doit bien connaître la géographie et s'habituer à la vie du désert ; l'homme qui l'accompagne doit être habile dans le manement des chevaux.

Il n'est pas rare, dans ces immenses plaines, de se voir contraints par la nécessité à improviser une cuisine champêtre, et, au moyen de quelques arbustes ou avec des os et des fientes sèches d'animaux, de faire bouillir un peu de viande, ou, pour gagner du temps, de la rôtir sur les charbons, et de s'en nourrir sans couvert, à l'aide seulement d'un couteau.

Le pain est rare, excessivement rare ; le vin est très-cher et détestable : le meilleur et le plus économique est donc de se contenter de l'eau du fleuve. Cette mission dura 46 jours, pendant lesquels je parcourus environ 1200 kilomètres. Dans ce long voyage, j'administrai le baptême à 24 enfants et à 9 indiens adultes, je validai 6 mariages qui légitimèrent 15 enfants, et je préparai 40 personnes à recevoir la sainte Communion. J'estime que mes peines furent bien récompensées, puisque les saints Pères nous assurent que Dieu serait descendu du ciel en terre pour sauver une seule âme, tant il l'estime à haut prix. Après ce préambule, je vais vous raconter les diverses particularités qui peuvent présenter quelque intérêt.

I.

De Patagones au Rio Colorado — Eau salée — Nature du terrain — Culture de la vigne — Leçon de Catéchisme — Une nuit de chien — Aventures.

De Patagones ou Rio Negro au Rio Colorado, il y a une distance d'environ 40 lieues. L'on marche toujours au milieu de prairies et de plaines, couvertes d'arbustes et de petits monticules sablonneux fertiles en épines. Durant tout ce trajet, on ne trouve d'eau que toutes les 6 ou 8 lieues, et encore celle-ci est amère ou quelque peu salée. Je ne trouverai un puits d'eau douce qu'à dix lieues du fleuve Colorado, en un lieu appelé *Gauchos*, c'est-à-dire homme du désert.

La plaine immense qui du Rio Negro s'étend jusqu'au Colorado me paraît capable de culture. En effet, quelques habitants ont déjà commencé à cultiver la vigne sur les hauteurs, et cela à parfaitement réussi ; jusque là on ne la cultivait que sur les bords du Rio Negro.

Après un parcours de 8 lieues, nous arrivâmes à une cabane où vivait une famille composée de 11 personnes, le père, la mère et 9 enfants. Le soleil avait disparu de l'horizon et la nuit commençait à resplendir à la clarté de brillantes étoiles; le *rancho* ou cabane de terre crue se composait de deux pièces, une cuisine et une chambre à coucher, sans portes ni fenêtres.

La maîtresse de maison m'ayant offert l'hospitalité pour cette nuit, j'acceptai. Peu après arriva de la plaine le père avec ses fils aînés; après l'avoir salué, je lui exprimai le désir d'instruire ses enfants dans la religion chrétienne. « Pourquoi pas? répondit-il, ici dans le désert on vit comme des sauvages. Faites comme il vous plaira; mes enfants sont à vos ordres. » M'étant donc assis près du foyer, pendant qu'un morceau de viande rôtissait, je leur enseignai le catéchisme. L'heure du souper étant arrivée, je fus invité à table, c'est-à-dire à m'asseoir autour d'une barre de fer plantée en terre, à laquelle était embrochée la viande ni rôtie ni crue. Chacun, avec un grand couteau, taillait un morceau à son goût, et après le premier il en coupait un second, puis un troisième et ainsi de suite, selon ses dispositions plus ou moins digestives, de sorte qu'en quelques instants la table ou plutôt la broche fut desservie et nettoyée. C'est là l'ordinaire et unique plat des habitants de ces plaines, c'est aussi le seul possible dans le désert; quant à ceux qui en voudraient davantage, ils peuvent aller à l'hôtel de Londres!

Après souper, je continuai mon explication du catéchisme aux enfants, et c'est ainsi que nous arrivâmes à l'heure du coucher.

La famille tout entière se retira dans l'unique pièce contiguë, me laissant avec mon catéchiste maître de la cuisine.

Je disposai mon lit, composé de quelques couvertures. Mes braves hôtes, prévoyant que les chiens, accoutumés à dormir dans la cuisine, troubleraient mon repos, les chassèrent à coups de fouet. Mais ils eurent bientôt fait de regagner le terrain perdu, de sorte que voyant toutes mes tentatives inutiles pour me délivrer de ces amis par trop familiers, je m'accommodai de mon mieux pour tâcher de m'endormir, car je succombais à la fatigue. Mes efforts furent vains. Les chiens, sans doute indignés de ce que j'occupais leur gîte, bien que sans mauvaise intention, montraient une telle irritation que pendant toute la nuit ils grincèrent des dents, grognèrent et se mordirent sans me donner un moment de relâche. Ils me passaient sur le corps sans aucune discrétion, et s'accommodaient en toute liberté à mes côtés: d'autres, pressés par la faim, flairaient ça et là de tous côtés, et assez souvent bien près de moi, cherchant un os à ronger. Il est inutile de vous dire que je ne dormis pas pendant cette nuit. Au matin je voulus compter mes nombreux compagnons de chambre; ils étaient 13, et tous d'une grosseur à faire peur! Je m'expliquai parfaitement alors pourquoi j'avais passé une nuit de chien!!!

Jé remerciai nos bons hôtes et nous partîmes, non pas tous, car je dus laisser derrière nous

l'un de nos meilleurs chevaux, à cause de son excès de fatigue.

Après une longue marche, je rencontrai une misérable cabane où un bon vieillard nous invita à partager avec lui un ragoût de lièvre, et nous allâmes prendre notre repos sous le hangar de la poste qui va de Patagones à Bahia Blanca. A la pointe de l'aube, nous nous mîmes en marche, mais, nous étant égarés, nous fûmes obligés de passer la nuit à un endroit appelé *Los Cumiales*, où logent les employés d'une autre poste. Ils nous offrirent courtoisement de la viande d'autruche rôtie, et nous soupâmes. Nous arrivâmes enfin le lendemain 28 août, à 10 heures, au Rio Colorado.

II.

Arrivée au Rio Colorado - Les bals - Le jeu, désespoir des mères de famille indiennes.

À mon arrivée au Rio Colorado, je fus parfaitement accueilli dans la maison de M. Louis Crespo, alcade de cette localité.

Ma présence ayant été sue aussitôt, quelques familles vinrent à ma résidence, pour me demander de baptiser leurs enfants. Mais, l'objet de ma mission étant aussi d'instruire les adultes et de les préparer à la réception des Sacrements, je parcourus les deux rives du fleuve, établissant ma demeure dans quelque maison particulière, qui devenait par le fait même une chapelle pour la durée de mon séjour. J'y célébrais le saint Sacrifice, je catéchisais, j'administrerais le baptême et la sainte communion aux quelques personnes que j'avais pu préparer.

Un jour, après avoir célébré la sainte Messe et béni un mariage dans un *Rancho*, mes hôtes voulurent solenniser cette union par un bal religieux. La maison ou plutôt la chaumière était divisée en deux pièces, comme toutes les autres, construite en jonc et enduite avec de la boue. L'une des pièces formait ma demeure, et l'autre devait servir de salle de bal. Il était venu une grande quantité de monde. La cérémonie religieuse avait eu lieu vers dix heures du matin, et, depuis ce moment jusqu'au lendemain, les gambades ne cessèrent point; puis la danse reprit encore après un moment de répit et continua jusqu'à 9 heures du jour suivant. Toutes mes observations pour empêcher cette inconvenance ayant été inutiles, je dus m'éloigner de là pour aller établir mon domicile dans un chariot couvert d'une toile.

C'est là que pendant trois jours j'étudiai, je mangeai et dormis, préparant dans mes moments libres quelques indiens au baptême et quelques enfants à la première communion.

Sur ces entrefaites, une femme, que je mariaï chrétiennement plus tard, ayant perdu un jeune enfant, organisa un bal qui ne dura pas moins de trois jours!

Et il n'y a pas moyen de faire disparaître de pareils abus!

Les filles ne savent pas faire le signe de la croix, mais elles apprennent à jouer de la guitare comme les hommes, tandis qu'autrefois elles ne jouaient que du tambour de basque à grelots.

Les hommes jouent à la *Carrera* ou course de chevaux, et au jeu dit *choclon*, qui consiste à faire passer une balle dans des anneaux de fer ou de jones.

Pendant que j'étais au Colorado, un homme du désert perdit 400 écus en deux heures. Un autre 200 en quelques instants. Il arrive quelquefois que des joueurs perdent ainsi tout ce qu'ils possèdent. Un père de famille perdit dans un pari à la *Carrera* 300 vaches. Quand l'individu chargé d'en prendre possession se présenta (c'est lui-même qui m'a raconté le fait), la pauvre mère et ses enfants, tous en larmes, se lamentaient sur leur infortune. Un bambin de cinq à six ans, voyant que l'on rassemblait les vaches pour les emmener, dit à sa mère: « Ils prennent aussi la blanche? » Et la mère, à travers les sanglots: « Oui, mon enfant. » Et celui-ci continuant: « Maman, ils enlèvent aussi la noire? — Hélas, oui, mon petit Charles, la noire aussi et tout, tout! » — « Et nous n'aurons plus de lait. » — « Non, nous n'en aurons plus! » répondit la mère, en sanglottant à faire pitié. »

Ces paroles produisirent un tel effet sur l'esprit de celui qui conduisait les vaches, qu'il les abandonna, et alla rapporter à son maître la triste scène dont il avait été témoin, protestant que s'il voulait les vaches, il faudrait qu'il allât les chercher lui-même. Il vint en effet, mais il fut ému de pitié, et en fit don à la malheureuse famille, à la condition, toutefois, qu'elles seraient désormais la propriété de la femme.

III.

Le fleuve Colorado — Comment on le passe — Le fortin de la Merci — Chapelle de N.-D. de la Merci — Singulier cas d'un Indien.

Le Rio Colorado, partant des Cordilières, parcourt environ 220 lieues avant de jeter ses eaux dans la mer. Il est plus petit que le Rio Negro; son fond est fangeux dans plusieurs endroits, ce qui en rend le passage dangereux pour les animaux dont, presque tous les jours, on voit quelques-uns ça et là, morts embourbés dans la vase. Deux de nos chevaux y restèrent aussi, et ce fut merveille qu'ils n'en mourussent pas, car ils firent une station de plus de 18 heures dans l'eau. — Il paraît que le nom de Colorado a été donné à ce fleuve à cause de ses eaux rougeâtres; elles prennent cette couleur en traversant, à plus de cent lieues de son embouchure, des chaînes de montagnes dont la terre est rouge. Il est probable que le Rio Negro doit son nom à des raisons analogues, bien que quelques-uns prétendent qu'il lui vient d'un cacique noir qui, au temps de la domination espagnole, possédait une grande partie du territoire qui longe ses deux rives.

Pendant l'hiver le Rio Colorado peut être passé à gué; mais pendant l'été, à la fonte des neiges dans les Andes, il grossit; alors les chevaux le passent à la nage, et nous, avec notre équipage, nous le passons en barque.

Pendant mon excursion apostolique, je me trouvai au Fortin de la Merci, situé sur une émi-

nence, de laquelle on domine la vallée du Colorado. Le Gouvernement argentin y entretient une garnison, pour défendre ses frontières contre les incursions des Indiens.

Dans une chambrette de ce fortin on vénère l'image de Marie Immaculée, que par ignorance on appelle, depuis un temps reculé, Notre-Dame de la Merci.

La statue a environ 40 centimètres; elle est vêtue de blanc et porte un manteau bleu. La Vierge a les mains jointes et de son pied elle foule la tête du serpent. L'on raconte qu'elle fut trouvée, on ne sait pas à quelle époque, dans un buisson, après un incendie qui détruisit la végétation; cependant, quelques-uns prétendent qu'elle fut trouvée dans le Colorado. La nouvelle s'en étant répandue, la Sainte Vierge était honorée par des visites, des offrandes de cierges, de sorte qu'il était rare qu'il n'y en eût pas quelqu'un à brûler devant elle. Mais avec le temps cette dévotion se refroidit, tant à cause des mauvaises mœurs des habitants de la localité, qu'en raison des vols continuels qui se commettaient dans la chapelle même. Il arriva, en outre, qu'un commandant du fortin, ennuyé d'être privé d'une chambre qu'il pouvait utiliser pour la garnison, ordonna à une femme de vie peu régulière de porter ailleurs la statue de la Sainte Vierge. Ceci se passait en 1880, pendant la dernière révolution. On raconte que, quelque temps après, la sentinelle vit pendant la nuit une dame magnifiquement vêtue qui, sans paraître faire aucun cas du soldat, se dirigeait vers la chapelle servant alors d'habitation.

Celui-ci cria « qui va là; » la dame répondit: « je vais chez moi, » et disparut.

Le jour venu, la sentinelle raconta à ses compagnons d'armes ce qui lui était arrivé, mais ce fut pour ceux-ci l'objet des plus grossières plaisanteries, et ils qualifièrent le soldat de poltron. L'un d'eux, plus audacieux que les autres, s'offrit à faire sentinelle la nuit suivante, disant qu'il saurait bien s'opposer au passage de la dame fantastique. Sa demande lui fut accordée, et pendant qu'il montait la garde cette nuit-là même, la dame parut à la même heure que la veille, et entra tranquillement et majestueusement dans la chapelle, après avoir laissé le soldat étendu comme mort sur le sol. Il resta ainsi immobile jusqu'au matin; ses compagnons l'ayant interrogé sur ce qui lui était arrivé, il fit entendre par signes et paroles inarticulées que la dame lui était apparue, et, qu'ayant voulu l'empêcher de passer, il avait été repoussé par une force invisible et jeté à terre privé de sentiment.

Il fut porté au lit et tous les soins possibles lui furent prodigués, mais sans résultat, car quelque temps après la folie vint se joindre à la maladie, ce qui obligea de le faire transporter à l'hôpital de Patagones. Le commandant du fortin, touché d'un semblable prodige, fit réparer la chambre et la rendit à son ancienne destination de chapelle; il donna en même temps l'ordre à la femme qui avait emporté la statue de la rapporter.

Pour m'assurer du fait, j'ai interrogé diverses personnes du voisinage, et, après avoir écrit le récit circonstancié qui précède, je le lus en présence d'un témoin oculaire, lequel m'affirma qu'il était de tous points conforme à la vérité.

Je veux vous raconter encore un plaisant épisode. Un jour que j'avais administré le saint baptême à deux jeunes Indiens, il s'en présenta un troisième, qui avait auparavant refusé d'être baptisé, mais voyant ses camarades devenus chrétiens, il insistait pour obtenir la même grâce. Je m'y refusai, craignant que sa demande ne fût inspirée par une arrière pensée. Alors il continua ses instances en disant au prêtre : Si tu ne veux pas me laver entièrement, jette-moi au moins un peu d'eau sur la tête pour me faire un peu chrétien !

IV.

Population du Colorado — Son territoire — Quelques animaux les plus remarquables — Comment on leur fait la chasse — Le lama — Chasse au lion.

Comme il n'a encore été fait aucun recensement, il est difficile de fixer le chiffre de la population; toutefois, on peut calculer qu'il ne s'élève qu'à quelques centaines d'habitants, tous adonnés à l'élevage du bétail. La vallée qui s'étend sur les bords du Colorado présente sur certains points un aspect magnifique. Il paraît qu'une grande partie de ce territoire sera propre à la culture des céréales, dès que l'on aura construit des canaux d'irrigation.

Les rives du fleuve sont bordées d'arbres à haute tige. La monotonie de l'immense plaine est rompue çà et là par quelques chaînes de collines que la nature y a dissimulées avec une admirable variété. La superficie du sol est couverte d'herbages très-divers, mais durs. En général la terre est argilleuse et mélangée de sable.

De distance en distance on rencontre des couches nitreuses d'une étendue plus ou moins grande. Il s'y trouve aussi des lagunes ou réservoirs d'eau salée, la plupart du temps. Il est rare d'en découvrir d'eau douce, si l'on en excepte celles qui proviennent des pluies.

Les animaux qui peuplent ces plaines sont fort nombreux et d'espèces si variées, qu'il faudrait un bon naturaliste pour faire ressortir convenablement la quantité et la beauté des oiseaux, des insectes, etc. Les animaux du désert fournissent la nourriture quotidienne à ses habitants; ce sont la perdrix, le canard sauvage, la cigogne, le tatou armadille, le lièvre, le renard, la biche, l'autruche et le lama. L'ennemi commun est le lion puma.

Lorsque l'on a pris jour pour faire la chasse à l'autruche, un groupe de 10, 15 ou 20 hommes armés de *boleadoras* (lacet ayant une longueur d'un peu plus d'un mètre, garni aux deux extrémités de balles de plomb, de fer ou de pierre), monté sur des chevaux rapides et suivis de gros chiens, vont là où ils savent qu'il existe des troupeaux d'autruches.

A un certain point ils se séparent et, se tenant à une certaine distance, ils forment un grand

cercle. Au signal donné chacun court vers le centre. L'autruche se voyant poursuivie s'enfuit, mais toujours autour de la circonférence qui se rétrécit de plus en plus, jusqu'à ce que le pauvre animal soit cerné de tous côtés sans trouver moyen de s'échapper. Alors les chasseurs lancent leurs *boleadoras* qui enveloppent ses longues jambes et il tombe. S'ils n'ont pas visé juste, les chiens l'attaquent et le tuent.

Chasse au lama. — Le lama est une espèce de cerf, mais plus petit et sans cornes; sa chair est exquise et sa peau très-précieuse. Il fournit à l'Indien la nourriture et le vêtement. Il marche par troupeaux comme les brebis. C'est encore avec les *boleadoras* que l'Indien s'en empare. Au printemps la chasse est plus facile, parce que ces animaux ont leurs petits, et ces derniers s'approchent volontiers des chevaux et les suivent quelquefois. Le lama est inoffensif et aime les choses sucrées, c'est ce qui fait que l'on peut l'apprivoiser; il s'approche de l'homme, et, levant son long cou, il regarde fixement, attendant qu'on lui donne quelque douceur. Un jour j'aperçus une telle quantité de lamas, que la colline sur laquelle ils paissaient en paraissait toute blonde. Je me souviens que dans le désert de *Balcheta* on en a vu des troupes qui comptaient bien de quatre à cinq mille individus. Lorsqu'ils s'aperçurent de notre présence, ils s'enfuirent précipitamment, de telle sorte qu'il semblait que la colline courait avec eux !

Le lama a deux moyens pour se défendre contre l'importunité des enfants: le crachat très-fétide et répugnant qu'il lance avec adresse et précision au visage de son adversaire, et le saut. Il saute avec tant d'agilité et de délicatesse en même temps, qu'il ne fait aucun mal à l'individu; il le fait seulement tomber à terre par le choc qu'il lui donne. Aussi les enfants ont soin de se munir d'un fouet, dont la seule vue met le lama en fuite.

Le lion est la bête féroce la plus dangereuse que l'on connaisse dans cette partie de l'Amérique Méridionale. Il entre pendant la nuit dans les enclos où l'on réunit les brebis, il en saisit une, lui ouvre la gorge et en suce le sang. Non content de se rassasier, obéissant à ses instincts féroces, il ne s'en va qu'après avoir fait d'autres victimes. On a vu jusqu'à vingt et trente brebis égorgées de cette façon. Les gardiens des bergeries font la chasse à ce féroce animal, armés de fusils, montés sur d'agiles coursiers et suivis de gros chiens. Il craint l'homme et le fuit; il est rare qu'il l'attaque.

La mission que j'ai donnée avec notre cher Monseigneur sur les rives du Rio Negro a été beaucoup plus fructueuse, comme vous le verrez par le récit que vous en recevrez.

Priez pour moi, vénéré Père, bénissez-moi et croyez-moi

Votre bien-affectionné fils en Jésus et Marie
DOM DOMINIQUE MILANESIO.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique — Gérant MATHIEU GHIGLIONE